

# Le rôle social de l'Église a travers les siècles

Autor(en): **Harnack, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **30 (1897)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379627>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE ROLE SOCIAL DE L'ÉGLISE A TRAVERS LES SIÈCLES

PAR

AD. HARNACK<sup>1</sup>

---

En 1694, H.-A. Franke fut profondément impressionné par cette parole de saint Paul : « Dieu peut faire que, possédant en toutes choses de quoi satisfaire vos besoins, vous ayez encore en abondance pour toute bonne œuvre. » Elle ne quitta plus son esprit et devint le levier de son activité. Dès lors plus d'une œuvre dont la réalisation paraissait impossible a été accomplie dans la ferme confiance qu'exprime le mot de l'apôtre. Aujourd'hui, après deux siècles écoulés, nous nous trouvons de nouveau à un moment où nous avons tout particulièrement besoin de cette confiance. Non que, comme au temps de Franke, l'Eglise néglige ses devoirs de charité chrétienne, mais parce que la tâche même s'est modifiée sous nos yeux et nous apparaît à la fois si nouvelle et si grande, que tous les moyens employés jusqu'ici semblent insuffisants. C'est pourquoi il est

<sup>1</sup> Nous donnons sous ce titre la partie historique d'un remarquable travail présenté par M. Ad. Harnack, en mai 1894, au congrès social évangélique de Francfort-sur-le-Mein, puis inséré dans les *Preussische Jahrbücher*, et, avec d'autres études de l'auteur et de M. Hans Delbrück, dans un volume intitulé : *Evangelisch-Social*. Elle paraît ici avec l'autorisation de M. Harnack et de l'éditeur de ces deux publications, M. H. Walther, à Berlin. La traduction en a été difficile par suite de l'extrême concision du style et de nombreuses répétitions de termes que n'autorise pas la langue française. Maintes indications, très succinctement formulées, auraient eu besoin de développements ou de commentaires, mais le fil général des idées et des faits est facile à suivre.

indispensable de se faire une idée claire et nette de l'ensemble de la situation, d'avoir le but droit devant les yeux et de se rendre compte des ressources dont nous disposons. Comme il s'agit d'appliquer l'Évangile aux circonstances actuelles, on conçoit le radicalisme de ceux qui voudraient qu'on ne s'attardât pas à considérer le passé. Le bon pilote, en effet, doit porter son regard en avant et non en arrière. A se diriger d'après l'histoire, on risque de juger impossible ce qui n'est que difficile et de paralyser ainsi toute initiative courageuse. D'autre part, l'histoire n'éclaire pas le chemin qui est devant nous. Néanmoins il est hors de doute que son aide est nécessaire pour déterminer la mission sociale qui s'impose maintenant à l'Eglise ; car elle rend constamment le service de montrer les écueils et les abîmes à éviter. Ensuite l'Eglise en tant qu'institution charitable a ses racines dans l'histoire. A moins de ne faire aucun cas de tout ce qu'elle a appris au cours de son développement et de ce qu'elle possède, elle doit donc se décider à y rattacher les nouvelles conquêtes à faire.

Avant de passer à l'étude de sa mission, il est bon de remarquer un fait qui doit nous remplir d'espérance et de joie. Si de nos jours, dans tout le monde civilisé, on se préoccupe des lois économiques, des rapports du capital avec le travail, c'est que l'œuvre humanitaire est déjà en grande partie accomplie. Il n'y a pas si longtemps qu'en Europe la culture, la justice, la reconnaissance de la dignité humaine n'existaient que pour quelques milliers d'individus, tandis qu'il n'y avait ni droit, ni instruction pour la masse, qui gémissait sous une terrible oppression et dont toute l'existence n'était qu'une grande misère. Aujourd'hui, par contre, du moins chez nous, tous les citoyens sont égaux devant la loi ; tous jouissent devant les tribunaux de la même protection, l'esclavage et le servage ont disparu, une bonne mesure de connaissances est accessible à chacun, le travail enfin est estimé comme il doit l'être. Sous bien des rapports, la liberté, l'égalité et la fraternité ne sont plus de vains mots, mais forment les conditions réelles de notre existence personnelle et sociale, les piliers de l'édifice auquel nous travaillons. Tout cela a été réalisé en

quelques générations. Le progrès est immense et il serait puéril de le mettre en question.

Mais nous entendons déjà l'objection : que vient-on nous parler de cette liberté, de cette égalité, de cette fraternité tant vantées ? L'histoire ne s'est-elle pas moquée de nous avec elles ? ne nous menacent-elles pas de la domination de la foule inintelligente et ne sont-elles pas, d'autre part, illusoire, tant que le travail dépend du capital et ne le possède pas lui-même ? En fait, dit-on, l'ancien état d'oppression subsiste toujours, quoique sous d'autres formes ; il s'est même aggravé. Le pire des esclavages a fait son apparition : celui du salariat ; l'égalité des droits, à laquelle d'ailleurs le capital porte sans cesse atteinte, n'est qu'un bien négatif ; la culture enfin est pour le grand nombre une ressource dont il ne peut tirer parti. En théorie nous sommes égaux ; mais comme auparavant c'est une minorité qui vit aux dépens de l'immense majorité, rongée, elle, par les soucis. Aussi ne voit-elle dans les droits qu'elle a conquis qu'un misérable acompte ou qu'une amère ironie jetée sur sa situation désespérée.

Ceux qui tiennent ce langage n'ont pas entièrement tort, mais ce n'est pas à dire qu'ils aient raison. Ces biens considérés comme l'apanage de tous peuvent n'être que des amorces et le sont, il est vrai, encore en partie. Mais que l'on essaie seulement de les retirer ou d'en faire abstraction ! Ce sont de grandes et durables conquêtes qui ne perdent rien de leur valeur parce qu'elles n'ont pas atteint toute leur portée ; elles n'en constituent pas moins de réels avantages, quand bien même elles ont eu jusqu'ici pour conséquence de rendre la situation économique plus tendue. Nous ne pouvons plus aller en arrière et quiconque l'entreprendrait serait justement blâmé. Réjouissons-nous donc de nos gains, qui étaient encore un rêve il y a quelques générations. L'histoire ne doit pas abattre notre courage, mais fortifier notre confiance.

Après ces remarques préliminaires, jetons un coup d'œil sur sa marche. Mais nous avons préalablement à résoudre la question de savoir quelle est en principe la position de l'Evan-

gile en face des institutions sociales. Ensuite nous parcourrons les phases de l'histoire de l'Eglise.

## I

L'Évangile est le message des biens impérissables. Il apporte les forces de la vie éternelle. Il parle de repentance et de foi, de nouvelle naissance et de régénération. Son but n'est pas d'améliorer, mais de sauver. C'est pourquoi il veut conduire l'individu jusqu'à un point d'arrêt d'où il domine les fluctuations du bonheur et de la misère terrestres, la richesse et la pauvreté, le pouvoir et la servitude. C'est ainsi qu'il a été compris dès le début et dans tous les temps par les chrétiens sérieux et si l'on s'en fait une autre idée, on le méconnaît et ne lui rend pas l'honneur qui lui est dû. Cette indifférence pour tout ce qui tient à la terre provient de la certitude de la vie éternelle. Essentielle au christianisme, elle est le résultat d'une double disposition que l'on peut formuler en ces termes : « Ne craignez rien, ne vous mettez pas en souci ; les cheveux de votre tête sont comptés, » et « n'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. » Dès lors il en résulte deux tendances, l'une quiétiste, l'autre radicale ou subversive. Il ressort de là que l'Évangile implique un problème : car il est évident que ces deux tendances peuvent entrer en conflit. Bien plus, la tendance radicale elle-même peut, si elle se manifeste isolément, le faire sous deux formes : ou comme une rupture décidée avec le monde, ou comme une tentative d'en annihiler les institutions, toutes entachées de souillure, et de préparer l'avènement d'un nouvel état de choses. Nous verrons par l'histoire comment la chrétienté a différé l'accomplissement de sa tâche, en s'attachant trop exclusivement tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces tendances, au lieu de les équilibrer l'une par l'autre dans sa propre vie.

Mais ce même Évangile, qui prêche une sainte indifférence à l'endroit de ce qui touche à la terre, renferme encore un autre principe fondamental, celui d'aimer son prochain comme soi-même, et nous procure les dispositions nécessaires

pour y être fidèles. Aussi bien l'Église primitive offre-t-elle l'aspect d'une alliance fraternelle et cette forme lui est-elle essentielle : ainsi l'amour du prochain est à côté de la confiance en Dieu la religion elle-même. Aux éléments précédents vient donc s'ajouter un élément social, impulsif. Car nulle part dans l'Évangile il n'est dit que notre rapport avec nos frères doit être réglé par la « sainte indifférence » que nous venons de noter. Elle a sa valeur bien plutôt pour l'âme isolée dans ses rapports avec le monde, ses biens et ses maux. Mais partout où il est question du prochain, l'Évangile l'ignore et ne prêche qu'amour et miséricorde. Il unit aussi et enlace d'une manière indissoluble la misère matérielle du prochain et sa misère spirituelle. Il ne fait pas dans ce domaine de distinction subtile entre l'âme et le corps ; il n'y a pour lui qu'une maladie et qu'une misère. « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.... Les aveugles voient, les boiteux marchent.... et l'Évangile est annoncé aux pauvres, » tels sont les signes auxquels on peut reconnaître la réalisation des promesses de Dieu. Enfin, dans l'histoire du jeune homme riche, l'Évangile selon les Hébreux s'exprime en ces termes : « Vois combien de tes frères, enfants d'Abraham, gisent dans la saleté et meurent de faim, tandis que ta maison regorge de biens et que rien n'en sort pour eux ! » Impossible d'indiquer d'une manière plus simple et plus expressive le devoir de venir en aide avec toutes les énergies de l'amour au nécessiteux et au misérable. A cela vient s'ajouter le plus sévère avertissement à l'adresse des privilégiés des biens de ce monde : comme l'Évangile suppose que, dans la règle, la richesse rend impitoyable et mondain, il leur représente cette richesse si dangereuse comme leur imposant la plus lourde des responsabilités.

Un nouveau spectacle s'offrait au monde : jusqu'alors ou la religion s'était pliée à l'état de choses existant ou, quand elle avait pris vis-à-vis de lui une attitude hostile, elle avait bâti dans les nuages ; maintenant elle se pose une tâche nouvelle : faire peu de cas des besoins et de la misère aussi bien que du bonheur d'ici-bas, et cependant parer à toute infor-



tune ; lever avec foi et courage la tête vers le ciel, et cependant travailler de tout son cœur, par la parole et par les actes, au bien de ses frères sur la terre. Cette tâche n'a jamais été complètement perdue de vue par la chrétienté ; celle-ci n'a cessé d'avoir la conviction qu'aucun ordre social n'oppose à son œuvre un obstacle absolument insurmontable, mais aussi ne peut la décharger de ses devoirs.

Mais l'Évangile ne renferme-t-il pas quelque chose de plus, n'embrasse-t-il pas une doctrine précise sur les biens terrestres et un programme économique et social déterminé ? On se l'est bien figuré au temps de l'ancienne Eglise, au moyen âge et de nouveau à notre époque, mais c'est à tort. Il n'est possible de trouver dans l'Évangile, dans le Nouveau Testament, des lois politiques et sociales qu'en considérant celui-ci comme un code, et c'est là une entreprise arbitraire qui ne peut manquer de bientôt échouer. Elle est arbitraire, parce que notre religion est une religion de liberté et que les devoirs qui en découlent se présentent à chacun comme des problèmes individuels et à chaque époque sous un angle particulier. Elle ne peut qu'échouer ; car les données économiques du Nouveau Testament étant discordantes, on ne saurait en tirer un système. Faut-il, comme le jeune homme riche, vendre tout ce qu'on possède, ou bien se borner à ne pas s'amasser des trésors sur la terre, ou encore, avec l'apôtre Paul, garder ce que l'on a et ce que l'on vous donne, mais lui assigner une destination charitable ? Est-il défendu au chrétien de jamais être arbitre dans une question d'héritage ? Ne lui est-il permis de se mettre en dépense que pour une onction ou ose-t-il le faire pour autre chose ? Peut-il avoir une caisse ou non ? « Travaille et ramasse-toi quelque chose avec l'œuvre de tes mains pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin, » voilà l'essentiel et il importe de résister sérieusement à la tentation de faire endosser à l'Évangile un autre principe social que celui-ci : « Vous devez rendre compte à Dieu de tous les dons que vous avez reçus, et par conséquent aussi de ce que vous possédez ; vous devez l'employer au service du prochain. »

Ce qui, dans l'Évangile, dénote une autre tendance ne le

fait qu'en apparence, ou appartient au jugement individuel, ou encore est conditionné soit par la situation économique de l'époque, bien moins compliquée que la nôtre, soit par les circonstances historiques. Il ne faut pas comparer un temps où le capital se réduisait à ce qu'on serrait dans ses greniers et était improductif, avec un temps où l'on considère comme un devoir sacré de travailler pour l'avenir.

Mais inversément, du fait que l'Évangile ne renferme pas de règles économiques fixes, il ne s'en suit pas que le domaine des intérêts matériels doive être indifférent au chrétien. Au contraire, quand il voit qu'un régime est devenu une cause de misère pour ses frères, il a l'obligation de chercher à y remédier ; car c'est d'un Sauveur qu'il est le disciple. Si quelqu'un tombe à l'eau, il suffit de le repêcher pour le secourir. Mais pour arracher à sa position un malheureux enfermé dans une maison en flammes, il faut éteindre le feu. Libre à chacun de discuter si c'est là du christianisme social, ou du christianisme pur et simple, ou tout uniment un devoir d'humanité. Peu importe, pourvu que la charité sache que partout elle doit ainsi prêter assistance et qu'elle ne s'en fasse pas faute.

Pour venir en aide au prochain et obvier à l'indigence et à la misère, l'Église a, dès le début, usé de trois moyens qui sont encore aujourd'hui ceux dont elle dispose. Tout d'abord, elle aiguïsa la conscience individuelle et forma ainsi des hommes nouveaux, au caractère fortement trempé, et pénétrés jusqu'au fond du cœur de l'esprit de sacrifice. C'est là l'essentiel. La voie qu'elle suivit pour arriver à ce résultat ne fut pas toujours la même : elle agit tantôt du dedans au dehors, tantôt du dehors au dedans, suivant en cela la double méthode du Maître. Mais toujours elle tendit à former des personnalités consacrées, à produire et à rendre visible la vertu de l'amour agissant d'individu à individu. Le règne de Dieu ne s'édifie pas au moyen d'institutions, mais d'hommes vivant dans la communion avec Dieu et se dévouant avec joie pour autrui, chacun pour ce qui le concerne.

Le second moyen mis en œuvre par l'Église fut de constituer ses communautés en une union solide et efficace, fondée et



maintenue par l'amour fraternel ; car sans un pareil lien tous les efforts restent isolés. L'Église n'a jamais oublié qu'il est une condition indispensable de son existence sur la terre ; mais c'est au commencement de son histoire qu'il fut le plus fort ; nous verrons combien il s'affaiblit dans la suite.

Nous en venons au troisième moyen qu'elle employa pour remplir sa mission charitable. La religion ne se développe pas libre de toute attache. Même retirée du monde, elle doit entrer en rapport avec l'ordre social qu'elle y trouve, ordre dont la constitution, bonne ou mauvaise, ne lui est, nous l'avons vu, pas indifférente. En un temps où régnaient l'extorsion et la violence, unies à l'esclavage et à une oppression tyrannique, les apôtres ont, il est vrai, exhorté les croyants à ne se soucier de rien ; mais ceux-ci n'en ont pas moins dès l'abord commencé à agir sur les institutions, pour en faire disparaître le désordre moral, le péché dont elles portaient la marque, donnant ainsi aux hommes un exemple propre à les remplir de confusion et à les stimuler. Quelques dizaines d'années après, les apologistes chrétiens se tournent déjà vers les empereurs, avec leurs suppliques, et vers la société païenne, avec leurs écrits : ils réclament l'abolition des abus les plus grossiers et des crimes officiellement reconnus. Mais, autant qu'on peut en juger, ils ne dépassent pas une limite bien déterminée : il ne leur vient pas à l'esprit de proposer des réformes économiques ou de toucher à des institutions telles que l'esclavage. Ce qu'ils réclament c'est que les vices et les infamies soient extirpés et considérés, même par la conscience grecque et romaine, comme condamnables et déshonorants. Dans un siècle où l'on était moins sensible que jamais à l'indigence et à la misère, ils estiment que, même sous l'oppression et les maux de toute sorte, l'image de Dieu dans l'homme ne doit pas disparaître, qu'elle est souillée par la boue de la sensualité, que par conséquent l'on ne doit plus tolérer des coutumes publiques de nature à lui porter atteinte : ainsi la débauche autorisée et privilégiée, la prostitution dans toutes les classes, le meurtre domestique, l'exposition des enfants. C'est là un point très important. On reproche de notre temps au christianisme de

n'avoir jamais, au cours de son histoire, pris l'initiative de réformes économiques. Même quand cette assertion, formulée d'une manière aussi générale, se trouverait juste, elle ne serait pas un reproche, étant donnée la nature spécifique de la religion. Il lui suffit, en effet, de préparer les esprits aux grandes transformations et aux bouleversements sociaux, de pressentir les nouvelles obligations morales qu'ils entraînent, de savoir s'en accommoder et de trouver le point où, avec les ressources dont elle dispose, elle peut utilement agir et travailler. Une religion qui a pour but le salut de l'âme et le changement de l'homme intérieur et qui, en présence de la puissance du mal, fait peu de cas des rapports extérieurs, une telle religion ne peut intervenir qu'en suivant les variations de ces rapports, et n'est pas qualifiée pour diriger le mouvement économique.

Après quoi, il est vrai, tout n'est pas dit. On ne peut nier que le grand danger des églises établies ait toujours été de devenir indolentes, conservatrices dans le mauvais sens du mot, et de mettre leur paresse à l'abri des plus hautes pensées de la foi. Au lieu de tendre une main secourable au frère pauvre et malheureux, on lui prêche la « sainte indifférence, » qui ne doit diriger l'individu que dans la manière d'envisager son propre sort sur la terre. Déjà aux jours où fut écrite la lettre de Jacques, les chrétiens disaient à leur frère dans le besoin : « Dieu t'assiste ! » mais ne lui donnaient rien. Dès lors on exploita souvent le caractère de la religion, qui nous oriente vers le monde à venir, en oubliant l'amour dans celui-ci.

Il n'est pas étonnant que ce mauvais quiétisme ait dès le début provoqué comme contre-partie des tendances subversives. Si c'est l'indifférence en ce qui concerne les biens terrestres, et non l'amour, qui doit régler les rapports avec le prochain, de pareilles tendances, qui visent au partage entre tous et au nivellement de ces biens, sont au moins aussi justifiées que celles qui rejettent tout ce qui tient à la terre. Le monde antique avait, d'ailleurs, légué à l'Eglise l'idée fantaisiste d'une organisation communiste de la société, et cette idée n'a cessé de l'accompagner comme une ombre tantôt faible, tantôt épaisse. On la rattacha à celle d'une vie à l'écart du

monde qu'on fuyait et au réalisme des espérances eschatologiques qu'on nourrissait, et déclarant ainsi la guerre à la « sainte indifférence, » on considéra sa réalisation comme la meilleure issue de l'œuvre sociale du christianisme. Présentée naïvement, jamais réalisée parce qu'elle est impraticable, elle a eu pour effet, — et ce fut là son utilité, — de secouer la chrétienté de sa paresse, d'attirer son attention sur les déficits de l'ordre social existant et de modifier dans un sens plus large la notion absolue de la propriété en honneur dans le monde romain. Mais plus grands ont été ses inconvénients que ses avantages. Ceux qui voulurent s'y conformer ou seulement y prêter l'oreille perdirent le sens des devoirs prochains, furent aveuglés sur les progrès réalisables, en vinrent à rabaisser l'œuvre toute simple de la miséricorde personnellement éprouvée et pratiquée, pour lui préférer des formes sociales au moyen desquelles on devait venir à bout de toutes les misères, tandis qu'en réalité on fit tout le contraire et profana la religion, en prétendant faire descendre le ciel sur la terre. Ajoutons que les périodes de l'histoire de l'Église où l'on se rapprocha le plus des théories communistes furent celles où, religieusement parlant, on fut le plus égoïste. Car le plus puissant mobile du communisme ne fut jamais l'amour fraternel, mais tantôt un désir de fuir le monde incompatible avec la sollicitude pour autrui, tantôt une soif de bien-être terrestre qui se trompait elle-même avec l'illusion de réaliser ici-bas la perfection d'en haut.

Nous avons essayé d'indiquer à grands traits la position de la religion chrétienne en face des questions sociales, et en même temps de faire toucher du doigt les points où, son caractère spécifique ayant été méconnu, il devait en résulter de fâcheuses conséquences. Jetons maintenant un regard sur l'histoire.

## II

Pour décrire l'attitude de la chrétienté primitive en présence des problèmes sociaux il faut avant tout distinguer entre les paroles, les prédications d'une part, et les actes, les faits de

l'autre. En théorie, on se laisse volontiers aller aux extrêmes et les dispositions que l'on manifeste sont dominées par la « sainte indifférence » et par la pensée de la prochaine fin du monde. De là des expressions comme celles-ci : « Que personne ne considère quoi que ce soit comme lui appartenant en propre. Nous avons tout en commun. Abandonnez tous vos biens terrestres. » Dans les moments de grande souffrance et de persécution aiguë, les actes étaient ici et là conformes aux paroles : c'est ainsi qu'il arrivait aux membres d'une église particulière, conduits par un homme fanatique, de vendre effectivement tout ou de se retirer au désert. En Asie mineure, des prophètes enthousiastes réussirent même durant une période de dix à vingt ans à faire sortir du monde des milliers de chrétiens, des communautés entières et à briser l'ordre naturel des choses. Dans de petites congrégations hérétiques, pour ne pas parler de l'essai tenté à Jérusalem, sur lequel nous n'avons pas de rapport clair, il y eut des essais d'organisation communiste, nettement inspirés par le modèle de Platon. Mais ces apparitions isolées ne constituent pas la règle. Dans son courant principal, la vie ecclésiastique est bien plutôt calme, vigoureuse, consciente du but à poursuivre et même sobre dans le meilleur sens du mot. Dans les écrits les plus considérés et les plus répandus, nous lisons des développements comme celui-ci<sup>1</sup> : « Puisse le corps entier de l'Eglise trouver son salut en Jésus-Christ, et que pour cela chacun se soumette à son prochain selon le don qui a été conféré à celui-ci par grâce ! Que le fort ne néglige pas le faible, que le faible accorde au fort l'estime qu'il lui doit ! Que le riche soutienne le pauvre, que le pauvre remercie Dieu de lui avoir donné quelqu'un pour subvenir à ce qui lui manque ! Que le sage montre sa sagesse non pas en paroles, mais en bonnes œuvres ! Que celui qui est humble ne se loue pas lui-même, mais laisse à d'autres le soin de rendre témoignage à son humilité ! Que celui qui vit dans le célibat n'en tire pas gloire, mais reconnaisse que c'est d'un autre qu'il tient la continence ! » Quoi de plus pondéré que ces exhortations !

<sup>1</sup> Lettre de l'Eglise de Rome à celle de Corinthe.



Mais il est à coup sûr un point sur lequel tous les chrétiens dignes de ce nom n'admettaient pas de compromis : ils faisaient résolument front contre le culte des idoles, contre l'obscénité et les plaisirs grossiers, contre la cruauté, l'inhumanité qui les entouraient. S'abstenir de tout cela et se maintenir purs, c'était pour eux la meilleure manière de résoudre la question sociale. Combattre contre ce monde de péché, souffrir et mourir pour ne pas être enlacés dans ses pièges, tel était leur principe fondamental. Dans ce combat ils sont allés parfois jusqu'à s'élever contre tout ce qui touche aux sens, estimant qu'il est préférable pour l'homme de mépriser ce qui en lui tient à la terre plutôt que d'être déshonoré par cette partie de son être. Ne raillons pas ces ascètes et ces martyrs ; ils ont soutenu une lutte dont nous tous recueillons encore les fruits ; ils mouraient pour faire disparaître la corruption du monde ou la forcer du moins à ne pas s'étaler au grand jour, et extirper ainsi ce qu'il y avait de plus ignoble et de plus vil de la culture dont nous sommes les héritiers. D'excellents philosophes avaient admirablement parlé et écrit sur la dignité de l'homme. Mais ils ne s'en étaient pas moins accommodés du culte des faux dieux et n'avaient montré de vertu puritaine ni en présence des idoles ni en face de l'immoralité publique. Maintenant entré en scène une société religieuse dont les membres conformaient vraiment leur vie aux principes qu'ils proclamaient : savoir la dignité de l'âme immortelle et le titre d'enfants de Dieu conféré aux hommes.

A côté de la pureté morale, elle avait à sa base l'amour fraternel. Chez elle, tout était subordonné au désir de réunir chaque communauté et la chrétienté tout entière en un peuple de frères, qui fût vivant et agissant au dedans et au dehors. Toute l'organisation des Eglises, en tant qu'elle comprenait des évêques et des diacres, est née de cette aspiration et s'est développée, pour atteindre son but, avec une vigueur non moins remarquable que la variété des formes qu'elle a su revêtir. L'alliance fraternelle des chrétiens devait embrasser non seulement l'adoration commune de Dieu, mais toutes les relations de la vie. Jusqu'alors on n'avait rien vu de pareil à



cela ; tout au plus pouvait-on y comparer les synagogues dispersées dans l'empire, mais leur sphère d'influence était restreinte par le particularisme national et le lien qui unissait leurs membres était plus faible. Au sein de l'Eglise, les nations, les classes, les conditions étaient mises sur le même pied au point de vue religieux. On vit bientôt se manifester quelle égalité il y a dans la possession commune de biens spirituels, éternels. Même les plus hautes charges ecclésiastiques furent conférées à des esclaves. On protégea aussi l'honneur et la dignité de la femme. De quelle délicatesse à l'égard des esclaves du sexe faible ne témoignent pas quelques actes de martyrs ! La chasteté était le trait principal de cette vie loin du monde. Mais par dessus tout, l'Evangile fut vraiment prêché aux pauvres, c'est-à-dire que pour la première fois une religion spirituelle fut rendue accessible à tous, même aux classes les plus humbles. Pour se convaincre de ce qu'il y avait là de nouveau, il suffit de lire les écrits polémiques de Celse et d'Origène ; le philosophe païen ne peut faire autrement que de l'avouer, mais il trouve aussi dans l'ordre que Platon n'ait écrit que pour les esprits cultivés et les âmes pures ; car seuls, selon lui, les aristocrates sont capables d'aborder de pied ferme les plus hautes questions. En opposition à ce point de vue, les chrétiens voient le sceau de la supériorité et de la vérité de leur religion dans le fait qu'elle s'adresse aux hommes de toutes les couches sociales ; elle n'est pas seulement la religion de la miséricorde, mais aussi celle de l'humanité. Le dix-huitième siècle n'a fait que retrouver ce que le second siècle chrétien avait déjà possédé.

Phénomène digne de remarque, l'exercice de la bienfaisance fut mis dans le rapport le plus étroit avec le culte. Avec les dons du ciel on recevait ceux de la terre ; en s'engageant à offrir à Dieu corps et âme en sacrifice vivant et vrai, on sacrifiait en même temps les biens de ce monde pour ses frères. Quel encouragement il y avait là à donner ! et qui aurait eu à rougir de recevoir des dons qui lui venaient, pour ainsi dire, de la main de Dieu ? Une table dressée comme autel servait de lien entre l'expression de l'amour de Dieu et celle de l'amour du

prochain. C'était l'âme du « système, » que les païens admiraient et qui était le meilleur moyen de propagande à côté de la bienfaisance privée. « Quand l'un d'entre eux souffre, tous se sentent atteints, » atteste le caustique Lucien. Il n'y avait encore aucune institution officielle ; mais la communauté tout entière fonctionnait comme une institution libre de charité fraternelle et d'assistance.

En outre, le devoir du travail fut fortement inculqué dans les esprits. Non qu'on reconnût dans le travail une bénédiction particulière, mais on y voyait un devoir qui allait sans dire. C'est pourquoi on devait en procurer au frère pauvre qui se trouvait inoccupé. « Au malade des secours, au bien portant du travail, » lit-on dans un ancien écrit. Ce n'était pas là une prescription légale, mais une obligation morale. Personne ne songeait alors à des mesures destinées à prévenir d'une manière générale la pauvreté. On se contente de la considérer comme un triste sort qu'il faut adoucir par des aumônes. D'autre part, la profonde défiance à l'égard du mammon injuste ne poussait jamais ou presque jamais à s'en défaire pour des raisons de principe. La richesse aussi était un sort fâcheux, dont il fallait écarter ou du moins atténuer par la charité les graves conséquences.

Les institutions politiques, juridiques et économiques existantes étaient en partie reconnues, en partie seulement supportées. Le sujet doit respecter l'empereur et l'autorité, l'esclave son maître ; en revanche, le maître chrétien doit voir dans l'esclave son frère. De même que dans le christianisme primitif on ne constate aucune tendance républicaine, il ne s'y manifeste aucune aspiration vers l'émancipation des esclaves. A quoi il faut ajouter que Tertullien même n'estime pas encore qu'un empereur puisse être chrétien, et que l'esclavage était considéré comme appartenant aux institutions destinées à disparaître avec le monde mauvais lui-même.

Le chrétien doit autant que possible abandonner la vie publique et politique ; jusqu'à quel point il peut y participer pour l'améliorer, c'est sur quoi l'on n'était pas d'accord, et dans la pratique les uns agissaient d'une manière, les autres

de l'autre. En tous cas, ce qu'on pouvait arranger et trancher au sein de la communauté n'était pas porté au forum et il allait de soi que dans les affaires matrimoniales et familiales, l'Eglise suivait la loi chrétienne.

Au cours du second siècle s'accomplit lentement une transformation qui eut de graves conséquences. Au début, il y avait eu des missionnaires et des docteurs libres qui s'imposaient spontanément certaines abstinences à cause de leur vocation, tout en jouissant de certains droits et de certains honneurs; bientôt ils disparaissent pour faire place à des conducteurs spirituels revêtus d'un mandat officiel et choisis par la communauté. Ceux-ci prirent sur eux une partie des obligations particulières auxquelles se soumettaient les docteurs et on leur attribua une moralité supérieure; ils héritèrent aussi des droits de leurs prédécesseurs et devinrent toujours plus les chefs des communautés. Quant à ces dernières, par suite de leur accroissement elles perdirent leur caractère primitif, qui reposait sur la libre collaboration des charismes individuels, pour n'être bientôt plus que des troupeaux passifs dirigés par ces chefs; à leur tête était l'évêque. Cette évolution était naturelle et nécessaire, mais elle donna lieu à deux travers qui jusqu'alors avaient été comprimés: la paresse des uns et l'esprit de domination des autres, qui ne tardèrent pas à avoir en mains tous les pouvoirs et aussi la fortune de l'Eglise. Il en résulta aussi une nouvelle distinction au sein des Eglises, distinction tout à fait indépendante des qualités religieuses et morales de leurs membres.

Un autre point mérite de fixer l'attention: les aumônes ne furent plus données par amour fraternel; mais on considéra comme quelque chose de méritoire en soi de se dépouiller d'une partie de son avoir. Le désir de fuir le monde commence à inspirer la charité. Bien que l'on doive se garder de porter là-dessus un jugement trop sévère, — la foi vivante en un monde et en un bonheur à venir est toujours un acte moral, et c'est cette foi qui est ici à la base, — on ne peut méconnaître que les vues égoïstes et aussi l'idée fausse du mérite des œuvres ne font pas non plus défaut. (A suivre.)